

## RISETTES

## III.

## Amusettes des orteils et du pied.

Il doit exister pour les petons de l'enfant des formulettes analogues à celles des mains, et où l'on fait l'énumération des orteils; mais ces formulettes énumératives sont très rares, et presque toutes celles qu'on nous a communiquées rappellent trop évidemment les jeux des doigts que nous avons publiés.

En voici, cependant, une qu'on dit à Ethe, près Virton, et qui est

tout-à-fait originale:

Wolette, Petit orteil,
Polette, Poulette,
Ou va t'? Où vas-tu!
A la rivière
Qwa fâre? Quoi faire?
Bio, bio, bio! Boire, boire!

Au mot: Bio, bio, on chatouille lestement la plante du pied.

A titre d'exemple, citons une formulette de Ham-sur-Heure, près de Thuin, que l'on récite en jouant avec les orteils et en commençant par le plus gros :

Vla l'sén qu'a sti au bos;
Voilà celui qui a été au bois.
Vla l'sén qu'a vu l'leup;
Voilà celui qui a vu le loup.
Vla l'sén qu'a ieu peu;
Vla l'sén qu'a raccoureu;
Vla l'sén qu'a raccoureu;
Vla l'petit qwén, qwén, qwén!
Voilà le petit qwín, qwin, qwin.

En disant ces derniers mots, on secoue le petit orteil, en chatouillant l'enfant.

Le jeu des pieds le plus répandu est celui du maréchal. Claquer de la main sur le pied de l'enfant s'appelle « ferrer le petit cheval » et l'on dit à Jodoigne, en tapotant en cadence:

Li marichau Que clawe on clau A se p'te tch'vau Klaw! klaw! klaw!! Le maréchal (-ferrant). Qui cloue un clou A son petit cheval Cloue ! cloue ! cloue !

## (4) Communiqué par feu Edmond Etienne.

Dans d'autres lieux on donne à l'opération du maréchal un but sérieux, et à la formulette un tour plus vif:

Ferre et ferre, marihâ

Qwate fer et dix hut clâs

Pour ferrer nosse pitit tch'vâ

Po-z-aller à l'fûre à Brâ (2)

Bihain (Luxembourg) (3)

Ferre et ferre, marihau Quatre fer et dix-huit claus Po ferrer nosse pitit tch'vau Po-z aller dimain à Spau (Spa). Vielsalm:

Cette formulette du maréchal est connue partout à peu près dans les mêmes termes. On pourrait en citer un grand nombre de variantes qui ne diffèrent que dans la prononciation.

# Le battement des mains.

A ce jeu, la mère tient l'enfant à cheval sur ses genoux et elle lui saisit les poignets.

En récitant la formulette, elle écarte puis elle rapproche lentement les mains, et le dernier mot se répète en les frappant l'une contre l'autre avec vivacité.

La formulette la plus simple est celle de Nivelles. Nous la donnons d'abord. Les autres ne sont que des variantes d'une même historiette, qui semble très répandue.

Mon Dieu pépére!
Mon Dieu mémére
Nos n'avons pu poû d'pain
Qué fro-ne demain?...
De l'târte! de l'târte! de l'târte!

## II.

Patch! patch! à deux mains
N' n'avans ni pan ni ârdjint
Qu'on p'tit boquet d'lèvain
Qu'esteu so l'ârmâ
Li pole l'abatta
Li tchet l'ramassa
A cate! a cate!

### III.

Grâce à deux mains!

Nos n'avans pus ni or ni ardjint;

Qu'on p'tit boquet d'lévain

Qu'esteut è l'armâ.

Lu tchet l'abatta,

Grand-mére cora-st-après,

Li cassa one paute,

Eco l'aute, èco l'aute, èco l'aute!

Eco l'aute, eco l'aute, eco l'aute!

Bra, et plus loin Spa, lleux de foires renommées.

Comm. par M. Malchaire.

Mon Dieu, grand-père
Mon Dieu, grand' mère
Nous n'avons plus point de pain
Que ferons-nous demain ?
De la tarte! de la tarte! de la tarte!
(Nivelles.)

II.

Pan! pan! à deux mains

Nous n'avons ni pain ni argent

Qu'un petit morceau de levain

Qui était sur l'armoire

La poule l'abattit

Le chat le ramassa

Au chat! au chat! au chat!

(Esneux).

Grâce à deux mains!

Nous n'avons plus ni or ni argent;
Qu'un petit morceau de levain
Qui était dans l'armoire.

Le chat l'abattit,
Grand' mère courut après,
Lui cassa une patte,
Encore l'autre, et l'autre !

(Stavelot).

IV.

Cak, cak, à deux mains! Ni pan ni ardjint : So l'ar ma on p'tit boquet d' lèvain. Li tchet l'abatte, Li pole l'attrappe,

Li tchin li happe. Qui diret m' mame qwand 'll' rivairet ? Elle mi battret, mi battret, mi battret, Et mi dji pleurres, dji pleurres, dji pleurres! Et moi je pleurerai, je pleurerai...

IV.

Pan, pan à deux mains! Ni pain ni argent; Sur l'armoire un petit morceau de levain. Le chat l'abat. La poule l'attrape,

Le chien le lui prend. Que dira ma mère quand elle reviendra ? Elle me battra, me battra, me battra,

(Liége, DEFRECHEUX. Enf. liég. nº 97).

V.

Grâce à deux mains ! Ni pan ni ardjint : N'a pus qu'on p'tit tortai Qui m'grand mère aveut fait. Elle l'a mettou là-haut, Li tchet l'a happé, Corrou d'zos l'foume avou. A cate! à cate! minou.

Grace à deux mains! Ni pain ni argent; N' a plus qu'une petite tourte Que ma grand' mère avait faite. Elle l'a mise à l'étage, Le chat l'a prise Courru sous le lit avec, Au chat! au chat! au chat! (Vottem).

O. Colson.



# LI LEUP ET LI R'NA

FABLE

I n'aveu 'n' fèie on r'na qu'esteu man'ci à case di tot cou qu'aveu fait.

I cora adlez compére li leup et li d'manda de l'disfinde. Li leup vola bin, à condition qu'i l'sièvreu.

Vo sav' edon, qui les leups sont fwer penså. Nosse compére ni l'esteut nin mons qui l'3 autes.

On bai djou, vola qu'i dit :

- Rina, rina, qwire-mu n' saqwe po magni ou dji t'magne, ti, mi!

Vola li r'na evôte.

I veu d'vin on pre 'n' trope di berbis, et to plein des ognais. Enne hape onque et èl rapwètte à leup.

Compére li leup magne l'ognai, èl

Il était une fois un renard qui était menacé, à cause de tout ce qu'il avait

Il courut près de compère le loup et lui demanda de le défendre. Le loup accepta, a condition qu'il le servirait.

Vous savez, n'est-ce pas, que les loups sont forts gourmands. Notre compère ne l'était pas moins que les autres.

Un beau jour, voilà qu'il dit:

- Renard cherche-moi quelque chose à manger, ou je te mange, toi, moi ! Voilà le renard parti.

Il voit dans un pré une troupe de brebis et beaucoup d'agneaux. Il en saisit un et le rapporte au loup.

Compère le loup mange l'agneau, le

trouve fivér bon, et i va lu minme po nn' aller r'saii.

Ale mins, qwand c'è qu' les berbis l'veyît, elles kimincît tote à braire bé! bé! et corît tote evoie.

Li leup cora après, i hapa ine ognai et k'minça à l'magni.

So l'timps qu'i magnife, vocial li bierdii et ses tchins, et des autes hommes avou des fotches, des trèvins, des hawais.

Pingn ! pingn ! so l'leup, paret ! I fouri pus d'à mitan touwé. Volla revote comme i pola adlez li r'na.

- Ti m'as fait fer 'n' belle keure là, . twe !
- Poque esteusse si pansa? li rèsponda li r'na.

Quéques djou pus tard, gwand i fourit r'fait, i d'ha co:

- Rina, rina, qwire-mu 'n' saqwe po magni ou dji t'magne, ti, mi !

C'esteut justumint l'fiesse divins on vicije là tot près, paret.

Ça fait qu'li r'na va qwert l'doréie et èl rapwette à leup.

Compére li leup magne li dorête, èl trouve fwer bonne, et i va lu-minme po 'nn' aller r'gwerri.

Mins les djins s'avit mettou à l'awaite : i s'fiza co attraper et i fouri co bin battou.

I riv'na comme i pola adlez li r'na et ti d'ha:

- Ti m'a fait fer 'n' belle keure!
- Poqwe esteusse si pansa? li responda co 'n' feie li r'ua.

Quéque timps après, vola l'eup qui r'dit co:

- Rina, rina, gwire-mu 'n' sagwe po magni ou dji t'magne, ti, mi !.. Mins, di-st-i, dji n'vou pus esse attrapé : dji m'vas avou twè, c'cop cial.

trouve fort bon, et il va lui-même pour en aller goûter.

Oui mais, quand les brebis le virent elles commencerent toutes à crier: bé! bé! et s'enfuirent toutes.

Le loup les poursuivit, il saisit un agneau et commença à le manger.

Pendant qu'il mangeait, voici le berger et ses chiens, et d'autres hommes avec des fourches, des tridents, des houes.

Pan! pan! sur le loup, voyez-vous! Il fut plus d'à moitié tué.

Le voilà retourné comme il put près du renard.

- Tu m'as fait faire une belle action,
- Pourquoi étais-tu si gourman1 ? lui répondit le renard.

Quelques jours plus tard, quand il fut guéri, il dit encore :

- Renard, cherche-moi quelque chose à manger, ou je te mange, toi, moi !

C'était justement « la fête » dans un village voisin, voyez-vous.

Ça fait que le renard va chercher la tarte au riz et la rapporte au loup.

Compère le loup mange la tarte, la trouve très bonne, et il va lui-même pour en aller rechercher.

Mais les gens s'étaient mis aux aguets: il se fit encore attraper, et fut encore bien battu.

Il revint comme il put près du renard et lui dit:

- Tu m'asfait faire une belle action !
- Pourquoi étais-tu si gourmand ? lui répondit encore le renard.

Quelque temps après, voilà le loup qui dit encore :

- Renard, cherche moi quelque chose à manger, ou je te mange, toi. moi !.... Mais, dit-il, je ne veux plus être attrapé : je vais avec toi, cette fois-ci.

Vo-les-là èvôle et il arrivèt tot près d'ine mohon wisse qu'on-z-aveu touwé on pourçai.

I mousset è l'câve po l'érchîre et i k'mincet à fûrer.

I-n-aveut l'leup qui magnif et qui magnif. Et li r'nå v'néf todi louqui à l'értchire et hoûter.

- Poqwe n' magne-tu nin? poqwe cour-tu tant? dimanda l'leûp.
- Po veûle s'i n'passe nolle djin, dist-i li r'nå.

Et l'leûp magnîf todi pus fwêr, et i s'féf ine panse, edon!...

Vola li r'na potchi so 'n' plantche tchérdjète di crameu tot plein d'lèssai.

Bardaf! tos les crameu à l'terre! Et v'la li r'na corou évôte!

- Hie! mon Diu! di-st-elle li feume, là d'zeur. Vola l'tchet qu'è-st-è l'cave et qu'a abattou les crameu. Dji v'va-stavu! Sacri voleur!!

Elle vout aller è l'cave, et elle veut l'leûp splinqué ès l'êrtchire : i n'aveu polou passer, télmint qu'esteut inflé!

Elle va houqui ine homme avou on fisique.

Et l'homme vina soffler l'leûp. Et v'la l'fâf foû V' magn'rez l'hâgue et mi l'oû.

Recueilli à Lincé-Sprimont, près Liège.

Les voilà partis, et ils arrivent tout près d'une maison où l'on avait tué un porc.

Ils entrent dans la cave par le soupirail et commencent à « fourrer ».

Le loup mangeait et mangeait. Le renard venait toujours regarder par le soupirail et écouter.

- Pourquoi ne manges-tu pas?
   pourquoi cours-tu tant? demanda le loup.
- Pour voir s'il ne passe personne, dit le renard.

Et le loup mangeait toujours plus fort, et se faisait un ventre, n'est-ce pas l...

Voilà le renard qui saute sur une planche chargée de pots en grès pleins de lait.

Boum ! tous les pots par terre ! Et voilà le renard sauvé !

— Ah I mon Dieu! dit la femme, là haut. Voilà le chat dans la cave et qui a abattu les pots. Je vais vous avoir! Sacré voleur!

Elle veut aller dans la cave, et elle voit le loup encastré dans le soupirail : il n'avait pu passer, tellement il était enfié!

Elle va appeler un homme avec un fusil.

Et l'homme vint « souffler » le loup.

Et voilà la fable finie

Vous mangerez l'écale et moi l'œuf.

FERNAND SLUSE.



# LA PIERRE QUI TOURNE

## A BRAINE-L'ALLEUD



l'entrée du bois du Foriet, en venant de Brainel'Alleud, le long du chemin, se trouve une pierre bleue, de forme à peu près carrée, d'environ 80 centimètres de côté et 50 centimètres d'épaisseumavec, au centre, un trou cylindrique de 22 centimètres et demi de profondeur et 11 de diamètre.

On ne sait d'où vient cette pierre ni à quoi elle a pu servir. Certaines personnes prétendent que c'est une

pierre meulière; mais rien dans son apparence ni dans sa nature n'autorise cette singulière opinion. Le propriétaire du bois pense que cette pierre a servi de piédestal ou socle à un édicule quelconque, petite chapelle ou croix commémorative.

On sait que des pierres analogues, illustrées de légendes, sont assez communes, notamment en France et que l'on ignore, paraît-il, quelles peuvent être leur origine et leur utilisation primitive.

Suivant une croyance locale, toutes les nuits, cette pierre tourne horizontalement sur elle-même pendant que les douze heures sonnent au clocher. Dé là son nom de Pierre qui tourne.

M. l'abbé Renard, dans son admirable poème « Les Aventures de Jean d'Nivelles » s'est très ingénieusement servi de cette croyance populaire.

Il y a quelques années, il était d'usage assez commun chez les enfants qui se rendaient au bois du Foriet pour y cueillir des myrtilles, de déposer dans la cuvette de la Pierre qui tourne les deux premières baies qu'ils cueillaient. Ce menu sacrifice était, à leur avis, propitiatoire : ils se croyaient sûrs, l'ayant accompli, de récolter beaucoup de myrtilles, et ils pensaient ne pas être inquiétés par le garde du bois.

Quant à l'orthographe du mot « Foriet », comme on l'écrit généralement aujourd'hui, je sais qu'on l'a écrit également « Foriest » (1350). Le propriétaire du bois ne connaît ni le sens, ni l'origine de ce nom, qui est aussi celui de deux fermes voisines—les fermes du Foriet et du Vieux-Foriet — et d'un champ, le champ du Foriet. A Vieux-Genappe, il y a également une ferme et un bois de ce nom, qui pourrait bien être une corruption ou une forme du mot « Forêt ».

C.-J. SCHEPERS.

(1) M.-C. RENARD, Les Aventures de Jean d'Nivelles, el fi de s'père. Poème wallon en 12 chants. 3º éd. illustrée par Olivier Dessa et augmentée d'un glossaire wallon-français. — Bruxelles, Mertens, 12, rue d'Or. Prix fr. 3.50.



# Les enfants abandonnés dans le bois.

CONTE NIVELLOIS.



Ly avait une fois un veuf qui avait trois enfants et qui s'était remarié. Sa seconde femme n'aimait pas les enfants et elle cherchait tous les moyens de s'en débarrasser. Elle importunait son mari pour qu'il allât les perdre dans le bois; mais il ne pouvait s'y résoudre.

Un beau jour, cependant, il dit à sa femme:

Demain matin ils seront partis. »

Mais l'aîné des garçons, qui l'avait entendu, vola dans les effets de sa mère une bobine de fil gris, dont il lia le bout au cheneau de la maison.

Le lendemain matin, le père partit avec ses enfants et lorsqu'ils furent dans le bois, il leur dit de jouer pendant que lui-même chercherait des nids d'oiseaux.

Mais les enfants ont joué longtemps et voyant enfin que leur père ne revenait plus, ils s'en retournérent chez leurs parents, en bobinant toujours le fil gris.

Aussitôt rentrés, ils allèrent se cacher dans la place contigüe à la cuisine.

Comme la mère était blen aise de ne plus avoir les enfants de son mari dans les pieds, elle avait fait des gaufres; mais une de celles-ci avait brûlé.

— « Tiens, dit-elle, voilà une gaufre brûlée; si les petits enfants étaient ici, ils la mangeraient encore bien. »

— « Je suis ici, maman! Je suis ici, maman! » crièrent aussitôt les enfants.

— « Comment! Ils sont encore revenus? » dit la mère en rejetant son fer à gaufres.

- « Demain, ils ne seront plus ici, » dit le mari.

Le lendemain, le voilà encore parti, avec l'intention de perdre ses enfants.

Mais ils avaient mis des cendres dans leurs poches pour les semer sur la route, de sorte qu'ils ont encore retrouvé leur chemin.

La mère faisait encore des gaufres et il y en eut encore une qui brûla.

— « Tiens, dit-elle, si les petits enfants étaient ici, ils la mangeraient encore bien. »

- « Je suis ici, maman! Je suis ici, maman! » crièrent les enfants.

a Tas de farceurs! ils sont encore revenus? a
 a Ils ne reviendront plus demain, a dit le mari.

Le lendemain, il est encore parti avec l'intention de les perdre.

Les enfants, cette fois, avaient mis des pois dans leurs poches pour les semer sur la route.

Mais des corbeaux passèrent par là et les mangèrent tous.

Ils se sont donc égarés et ils ont été l'un d'un côté, l'autre de l'autre. L'ainé est arrivé devant une maison où, après avoir frappé à la porte, il a demandé à loger.

— « Ne venez pas ici, dit la servante, parce que ma maîtresse est sorcière et mon maître est un géant qui mange la chair de chrétien. »

L'enfant a tant insisté que la servante l'a fait entrer et l'a caché dans sa chambre.

Quand le maître est revenu, il a senti tout de suite quelque chose.

- « On sent la chair de chrétien, ici. »

— « Oh! non, dit la servante, pas un chat n'est entré dans la maison. » L'ogre ne s'est pas contenté de cela, il a visité la maison.

Il a tant cherché qu'il a trouvé l'enfant sous le lit de la servante.

- « Ce sera pour mon déjeuner, demain matin, » dit-il.

Il a donc pris l'enfant, l'a mis dans un sac et enfermé dans une chambre. Mais la servante s'est levée pendant la nuit, a ouvert le sac et est partie avec l'enfant, après avoir mis beaucoup d'assiettes dans le sac.

Le lendemain, le maître est arrivé avec un gros bâton et il a com-

mencé à frapper à tour de bras sur le sac.

— « Voilà les os de chrétien qui craquent, disait-il en frappant et en se lèchant les moustaches.

Quand il eut ouvert le sac et qu'il vit les morceaux d'assiettes, il se mit en colère ; ne voyant plus la servante, il se douta de l'affaire.

Il envoya sa femme d'un côté et, lui, il partit de l'autre.

A un certain moment, la servante, qui était déjà bien loin avec l'enfant, se retourne :

— « Maria Déi! dit-el'e, voilà notre maître qui arrive là bas. Qu'allonsnous faire! — Changez-vous en four et moi, je me changerai en vieille femme qui cuit le pain.

Le géant arrive :

- « N'avez-vous pas vu une fille avec un enfant? » demande-t-il à la femme.

- « Non, Monsieur je n'ai vu personne, »,

Il passe outre et un peu après, voilà le four redevenu en enfant et la vieille femme en servante.

Mais plus loin, la servante se retourne encore :

— « Maria Dei! voilà la sorcière qui arrive là bas! Qu'allons-nous faire? Changez-vous en vivier, dit-elle à l'enfant, et moi, je me changerai en cane qui nage dessus.

La sorcière arrive et voit une belle cane qui venait vers le bord.

- « Cane, cane, cane, dit-elle en se baissant et en avançant la main.

WALLONIA.

189

La cane arrive tout près d'elle et se retire.

— « Cane, cane, cane », dit-elle encore une fois en essayant de la prendre.

Mais la cane s'est retirée si vite que la sorcière est tombée dans l'eau et s'est noyée.

Alors, l'enfant a poursuivi sa route avec la servante et on dit même que, plus tard, ils se sont mariés.

Là-dessus, j'ai acheté un chien de deux liards, je suis monté sur sa queue mais sa queue a rompu et je suis tombé à bas.

Conté à Nivelles par Julienne Roland, âgée de 63 ans. Formulette terminale traditionnelle.

EDOUARD PARMENTIER.

# NÉCROLOGIE

# - JOSEPH DEJARDIN -

Joseph Dejardin, ancien notaire, né à Liège le 12 mai 1819 est mort à Bruxelles le mardi 10 septembre dernier.

Entré dans la vie publique à l'époque où le dilettantisme bourgeois menaçait de dédaigner les délices de notre vieux langage, il eut, avec quelques autres, l'initiative d'en vouloir perpétuer le goût dans cette classe de la société qui semblait cependant, par éducation, devoir s'en écarter rapidement.

Un amour en quelque sorte religieux pour le Wallon dont il connaissait si bien les richesses occupa pour ainsi dire tous ses instants pendant plus de cinquante années.

Des 1844, on le voit publier, avec son ami Bailleux le célèbre Choix de chansons et poésies wallonnes, ouvrage aujourd'hui introuvable et qui contient des joyaux de littérature et de musique traditionnelles.

En 1856, il contribue à fonder la Société liégeoise de Littérature wallonne, dont il est nommé vice-président en 1863. Sept ans plus tard il succède à Charles Grandgagnage et occupe le fauteuil de la présidence jusqu'à ce que, quelques mois avant sa mort, les infirmités inséparables d'un âge si avancé l'obligent à prendre un tardif repos. La Société, se refusant à lui donner un successeur, lui conserva le titre honorifique de ses fonctions si bien remplies.

Ses travaux au sein de la Société sont considérables. Jamais d'ailleurs il ne cessa de s'associer directement, par plaisir à tous les labeurs, par devoir à toutes les solennités de cette puissante association qui lui doit incontestablement une grande part de sa notoriété en Wallonie et dans le monde savant.

Nous ne ferons que signaler son inestimable Dictionnaire des Spots, paru en 1863, réédité et presque doublé en 1891-92. Il suffira de rappeler ce que nous en disions à cette place l'an dernier (t. I, p. 22.) L'immense accumulation de notes — il en avait plus de dix mille — qu'il avait recueillies pour ce monumental ouvrage, sont le résultat de recherches journalières durant plus de quarante années.

Son Armanack ligeois qui se publie régulièrement en tête de chaque Annuaire de la Société depuis 1863 constitue un vrai modèle, d'ailleurs imité de plusieurs côtés dans le pays et même à l'étranger. Li litanère, comme il dit, ne mentionne que les saints vrais ou prétendus que le peuple invoque au pays de Liège: mais il donne les dictons qui courent sur leur compte, de nombreuses pièces de poésie écrites à leur sujet, et surtout les maux, plaies et bosses pour la guérison desquels le peuple va implorer la plupart d'entre eux, Ajoutons-y de vieux quatrains d'hygiène primitive se rattachant aux différentes époques de l'année, la liste des jeux d'enfants qui se pratiquent chaque mois, etc. Bref, c'est là le type de l'almanach folklorique.



Dejardin eut encore l'occasion de produire, lors de la publication du Recueil d'airs de crâmignons (Bull. 2° s. V, 1889) l'un de ces travaux de bénédictin, qu'il aimait à épigraphier ainsi : Pus d'patiince qui d'sciince — quoique personne ne s'y trompât.

I 90 WALLONIA.

Sa part de collaboration consiste dans un recueil de concordance entre les sujets, paroles et musique de ces chansons wallonnes avec celles des diverses provinces de France. Cette contribution occupe près du tiers de l'ouvrage.

Signalons, dans le même ordre d'idées, son Examen critique de tous les dictionnaires wallons-français (Bull. t. IX, 2° s. 1886) — sans compter une quantité de rapports ou d'articles insérés dans les Bulletins de la Société et qui appartiennent à son histoire.

N'oublions pas enfin une rarissime brochure intitulée: Chez l'Auteur de Jean de Nivelles, publiée à Malines en 1894 et tirée à 20 exemplaires numérotés à la presse. Ce livre de souvenirs, non signé, est l'amusante chronique des réunions wallonnes qui avaient lieu sous sa présidence chaque été, tantôt à Sart-Moulin, tantôt au bois du Foriet à Braine-l'Alleud, en l'honneur de M. l'abbé Renard. Cette chronique donne l'un des côtés du caractère de Dejardin. A la plus aimable et plus complète érudition wallonne, il unissait en effet tout l'humour, la gaîté, le sel wallons. Lors des banquets qu'il présidait à la Société liégeoise, il portait chaque année le toast au Roi, en wallon rimé, et c'était une joie et une surprise toujours nouvelles de voir avec quelle verve toujours saillante et originale il se tirait d'affaire.

Un autre trait de ce généreux caractère était son inaltérable bienveillance pour les acteurs du mouvement d'art populaire auquel nous assistons, et l'attention dont il honorait les œuvres wallonnes les plus diverses.

Le seul exemple qui suffira ici est son empressement à faire profiter notre modeste publication des vieilles chansons wallonnes qu'il avait recueillies depuis la publication du Choix de Chansons et Poésies dont nous avons parlé tantôt. Dans ce dernier ouvrage, publié avec Bailleux (mort en 1866) il serait impossible de déterminer la part qui revient à chaque collaborateur. Ne pouvant user de son ami pour faire une nouvelle édition complétée de ce livre, et, d'autre part, ne voulant point, mû par une sorte de scrupules bien rares aujourd'hui, imprimer son nom seul au bas de nouvelles découvertes qui rentraient dans l'ordre de leurs recherches communes, il pria instamment l'un de nôtres de les signer ici. C'est par déférence pour cet excès de délicatesse si austère, que M. Jos. Defrecheux a cru pouvoir signer quelques-unes de ces chansons, ci-dessus tome I, pp. 28 et 138 et : II. p. 36.

On nous saura gré de dévoiler à présent cette petite supercherie provisoire.

Les chercheurs de folklore en Wallonie considéreront toujours avec justice comme un de leurs maltres vénérés, le regretté Président Dejardin.

Président, c'était bien là le nom qui lui convenait, que tous les wallonisants lui donnaient, en dehors comme au sein de ses Conseils : il le méritait par la sage influence qu'il sut exercer, non tant par sa personnalité dont il voulut maintes fois décliner les remarquables mérites, mais par ses œuvres.

Celles-ci resteront longtemps après lui, longtemps après nous. Elles resteront auprès des savants, autant par les labeurs incalculables qu'elles représentent, que par la profonde sérénité de la méthode impeccable et désintéressée qu'il innova. Elles resteront auprès du peuple, grâce au respect qu'il eut et au sens tout particulier des caractères de notre race. Son action la plus évidente pour tout le monde a été d'ailleurs la sauvegarde, qui lui revient en propre, d'une grande part de l'originalité de notre terroir wallon, et il a plus fait peut-être pour le maintien de l'esprit traditionnel dans notre littérature que bien des « littérateurs » eux-mêmes.

Ce fut là un de ses titres au respect public, et non le moindre.

O. C.

# BIBLIOGRAPHIE

Armanack des Qwate Mathy po l'annêye 1896, rédigé et publié par Jos. Vrindts, Louis Westphal, Ch. Bartholomez et Jos. Médard. — Liége, librairie du Perron, 35, rue Basse-Wez. In-12 de 96 pages. Prix 15 centimes.

Ce curieux almanach populaire, dont nous avons annoncé l'an passé la première édition, nous arrive tout renouvelé.

Outre de prestigieux poèmes de Jos. Vrindts et de délicieux quatrains sur les mois, du même, on y remarquera de bonnes chansons, avec des remèdes et prédictions d'un fantaisie drôlette, sacrifice nécessaire à certain goût de la foule qui enleva l'an dernier toute l'édition en quelques semaines.

Mais le point de vue folklorique doit surtout nous préoccuper ici, et l'esprit traditionnel, le sens populaire pénètre tout entier cet original volumet. On lira, notamment, dans cet ordre d'idées, une copenne (causerie) de M. Médard sur l'événement d'un baptême dans notre vieux quartier di d' la Moûse (de delà Meuse) que les Mathy, comme un certain nombre de nos écrivains, continuent à nommer, à tort, je pense, Dju d'la Moûse.

M. Ch. Bartholomez public cette année les curieux résultats d'une enquête sur les traditions relatives à l'enfance. Ce sujet, qui nous a également préoccupé, est abondamment pourvu de choses charmantes qui n'ont pas échappé à M. B. Voici par exemple un petit glossaire du langage des poupons, du parler tchutcha, comme on l'appelle ici. Cette sorte d'argot abbréviatif et naïvement onomatopéique qui a mérité l'attention de Darwin, a été saisi sur le vif par M. B.; son glossaire contient environ cent vocables entremèlés. Viennent ensuite des croyances et usages relatifs au premier àge, la nomenclature des saints qu'on r'clame pour les bambins, avec la spécialité qu'on leur attribue; des remèdes et recettes, des spots ou proverbes touchant les enfants et des « conseils » concernant la toute première éducation.

Ceux-ci sont des échos directs de la sagesse du peuple. En voici deux : Pour ne pas rendre un enfant gourmand, il faut lui faire faire à ses voisins de table, une part de ce qu'il a dans son assiette. Pour qu'un poupon n'ait pas la tête de travers, il faut le coucher, le soir, alternativement sur le côté gauche et sur le côté droit!

Il y a aînsi, dans les articles de M. B. une foule de détails amusants, et nous espérons qu'il continuera ses recherches, parmi lesquelles il glisse d'ailleurs, de temps à autre, une réflexion judicieuse ou un conseil critique de directe utilité pour les bonnes gens du peuple.

Légendes et curiosités des métiers par Paul Sébillor. — Ernest Flammarion, éditeur, rue Racine, Paris. 1895. In-8°, prix 10 fr. Chaque livraison de 32 pages, se vend à part sous couverture à 0,50.

L'éminent publiciste du folklore français vient de terminer la publication par fascicules de cet important ouvrage que nous avons déjà signalé (ci-dessus p. 82) dès l'apparition des premiers chapitres.

Le caractère de l'ouvrage a été très nettement établi dès le début par l'éditeur lui-même et l'intérêt qu'il annonçait ne s'est pas démenti.

On s'est beaucoup occupé des métiers au point de vue technique, économique, social ou historique; on a reproduit avec détails les réglements qui les régissaient sous le régime des corporations: mais on n'avait guère parlé, si ce n'est très incidemment, de ce qu'on pourrait appeler leur histoire familière.

Au moyen-âge, et ju squ'à une époque assez récente, il y avait, lors de la réception d'un compagnon on d'un maître, à sa mort ou au moment de la fête annuelle, des cérémonies d'un caractère original, qui semblaient dériver d'anciens rites et dont quelques-unes remontaient vraisemblablement aux origines de l'industrie. Les corporations étaient jalouses les unes des autres, et les « consommateurs » avaient à l'égard des gens de chaque métier des idées quelquefois bizarres, des préjugés plus ou moins justifiés, mais parfois si tenaces que maintenant encore ils ne sont pas tout-â-fait disparus. La malice populaire se plaisait à les entrete.iir; les sobriquets, les proverbes, les chansons et les légendes en portent le reflet, et on les trouve constatés dans les anecdotes conservées par les anciens auteurs, dans les menus faits rapportés par les historiens, et aussi dans les tableaux, les estampes satiriques et l'imagerie.

Les monographies qui portent le titre général de Légendes et Curiosités des Métiers ont été composées à l'aide d'un choix de ces divers documents, auquels sont venues s'ajouter des enquêtes faites par l'auteur ou par ses correspondants. Elles retracent les coutumes singulières, ainsi que les faits caractéristiques de la vie des ouvriers. Chaque métier est l'objet d'une sorte de physiologie anecdotique et légendaire, dans laquelle la partie rétrospective tient une grande place, mais où l'on rencontre aussi bien des traits contemporains.

Il est intéressant, à une époque où des causes de natures très variées ont amené dans la vie industrielle une évolution importante, de savoir ce qui se passait autrefois, de connaître les opinions et les préjugés de jadis. En les retraçant, l'auteur a fourni à l'histoire intime de chacun des métiers une contribution d'un caractère très particulier, et leur ensemble peut aussi être utile à l'histoire générale des travailleurs.

Voici d'ailleurs le résumé de la publication, c'est-à-dire le titre des différents fascicules.

1. Les Tailleurs 2. Les Boulangers. 3. Les Forgerons 4. Les Coiffeurs 5. Les Couturières, Dentellières et Modistes 6-7. Les Cordonniers et les Chapeliers 8. Les Les Patissiers 9. Les Bouchers 10. Les Menuisiers et les Charpentiers 11. Les Bucherons et les Charbonniers 12. Les Tailleurs de pierre, Maçons et Couvreurs 13. Les Meuniers 14. Les Chaudronniers, Serruriers et Cloutiers 15. Les Fileurs 16 Les Boisiers, Sabotiers et Tonneliers 17. Les Lavandières et les Blanchisseuses 18. Les Charrons, Tourneurs, Peintres, Vitriers et Doreurs 19. Les Tisserands, Gaziers et Cordiers 20. Les Imprimeurs.

Ce simple étalage de titres donne une idée suffisante de la variété de l'ouvrage et du soin mis à traiter les divers métiers d'après leur importance à la fois folklorique et sociale.

Mais l'un des plus grands intérêts de l'ouvrage réside dans les gravures qui sont du nombre de plus 200, soit une moyenne de dix par livraison. Ce sont pour la plupart des reproductions, très exactes, de viei lles images populaires et d'estampes rares.

Bref, l'ouvrage, qui se recommande d'ailleurs spécialement auprès du grand public, constitue dans son genre une œuvre unique et a sa place marquée dans toutes les bibliothèques.

O C.

## TABLE

I.

## Littérature orale.

1. Contes, fables et légendes.

Contes Merveilleux. — Récure-Pots, Récure-Pelles (M<sup>me</sup> Maréchal) 41. — Les trois souhaits inutiles (journal « Le Farceur ») 125. — Le beau laurier chantant (O. Gilbard) 155. — A tote pône tot pâyemint (journal « l'Airdie ») 171. — Les enfants abandonnés dans le bois (Ed. Parmentier) 186.

Fables. — Adamé, à mitan, tout r'lètchi (Emm. Despret) 52. — Li leup et li r'na (Fernand Sluse) 182.

Légendes du Bas-Condroz (François Renkin). — Une superstition, 22. — Les deux prêtres. La Sorcière. Le ménétrier, 23.

LÉGENDES DIVERSES. — La légende de Montaigle, 50. — Le chevalier aux deux femmes (O. C.) 50 et 68. — Le chat noir (Jos. Defrecheux) 77. — L'histoire de Martin de Binche (O. C.) 161. — Le diable d'eau. La Fermière (O. C.) 162. L'araignée sorcière. Le diable et le maître d'école (O. C.) 163. Ne frappez qu'une seule fois (O. C.) 164. — La Pierre qui tourne à Braine-l'Alleud (C.-J. Schepers) 185.

LÉGENDES DE JUMET (Jos. Milquet) — Les deux pains de l'église, 103. — Origine de la Marche de la Madeleine; légende de la « Terre à l'danse » 105.

Légendes sur les Nains. — Voir ci-après : Croyances et Usages.

Théatre traditionnel. — Tristan et Iscult au théâtre des marionnettes (Célestin Demblon) 117.

## 2. Facéties et anecdotes.

Contes facétieux. — Li p'tit Dj'han et l'moncheu (Julien Tromme) 94. — Le crucifix et son père, 103.

Les Béotiens de Rosières (E. Ma...) Li papi po cure li djambon, 10. — Çasto ça! 11. — Quimint qu'is avint blanqui leu-z-église. 12.

LES BÉOTIENS DE DINANT, (Voir table du tome I). — L'église reculée; l'astre inconnu; de quel côté, 48. La manivelle lâchée, la lune avallée, 49. Le poisson trop grand; les moineaux dans l'église; le court-vite, 132.

Facéties diverses (O. Colson). — Ce qu'on peut voir dans un jeu de cartes, 50. — Est-ce bien ou mal? 56. — Parodies de prières, 97.

Les Pourquoi (Voir les tables). — Pourquoi l'auriculaire est si petit (O. C.) 91. — Pourquoi les chiens se sentent (O. C.) 115.

## 3. Chansons et musique.

L'Ermite (Aug. Javaux) 9. — J'entends ce minuit... (Henri Simon) 62. — Mon âge de quinze ans (O. C.) 67.

La bague volée (O. C.) 47.

Le jardin de ma tante Barbe. Version wallonne de Hesbaye (O. C.) 126. Version française d'Entre-Sambre-et-Meuse (Louis Loiscau) 127. Berceuses (O. C.) 80 et 110.

Vieilles danses (O. C.) La danse des sept sauts, la danse des houïons 148. — Voir bibliographie p. 100

Le jour des Rois. Voir plus loin : Croyances et usages.

### 4. Proverbes, dictons et formulettes.

Exprimant des superstitions: Rencontres, 63; couleurs, 64; diverses, 63 et suiv.

Sur le pain, 81 note.

Risettes (O. Colson) formulettes de jeu 69, 85 et 190.

Proverbes et dictors locaux. — I. Li novel an de Fré Lambiet, à Verviers, 173. — II. L'machine Petiaux, à Namur, 174. — III. Filou comme un Bohémien, à Lamorteaux, 175. — V. Te ris St-Médard?.. à Jodoigne, 176.

II.

## Croyances et Usages.

JEUX POPULAIRES. — Le trou en terre (Aug. Gittée) 5. — Berceuses (O. Colson) 80, 111. — Risettes (O. Colson). I. Amusettes du toucher, 69. II. Amusettes des doigts 85. III. Amusettes des orteils et du pied, 180. IV. Le battement des mains, 181.

LE TIRAGE AU SORT (voir la table du t. second). — III. Croyances et superstitions (O. Colson) 24.

LES AMOUREUX. (voir la table du tome premier) — III. Quelques présages (O. C.) 63. — IV. Moyen de se faire aimer (Jos. Lesuisse) 97. — V. Parodies de prières (O. C.) 97. — VI. La coutume de lier le jonc (O. C.) 99.

LA PÊTE PAROISSIALE. — I. A Paliseul en Ardenne (Jean Lejeune) 116. — II. Le *Tchaudia* à Leernes (J. Lemoine) 128. — III. A Hymiée-Gerpinnes (E. Brixhe) 131. — IV. Vieilles danses au pays de Chimay (Mlle Collin) 147.

LA TOUSSAINT ET LE JOUR DES AMES (voir la table du tome 2). — IV. L'histoire de Martin de Binche (O. C.) 16 1. Cuisine populaire. — Poissons à l'escavêche, 52. — Divers, 140 bas, 146 bas.

Droit coutumier. — Simulacres facétieux de jugement et d'exécution, 116.

Divers. — Un vieux rite médical (O. C.) 13. — Le carnaval de Cerfontaine (J. Lemoine) 17. — L'escouviache, à Wasmes (Em. Randour) 60. — Les traditions locales et la Marche de la Madeleine, à Jumet (Jos. Milquet) 101. — Notes d'ethnographie sur Verviers au début de ce siècle (anonyme) 133. — Le fer dans les traditions (O. Colson) 165.

Notes diverses. — Amulettes, 28, 29. — Cabarets, 143, 146. — Costumes, 145.

Sorcellerie. — Le chat noir (Jos Defrecheux) 77.

Les nains (voir la table du tome premier). — III. Les « lutons » du Trou-manteau (O. C.) 33. — Les « fées » de Herbeumont. V. Le « nuton » étonné, 34. — VI. Le « Sotai » de la Havée (Arthur Fassin) 44. — VIII. Le Gâteau de haricots, 75. — IX. Un autre moyen, 76. — X. Quelques mots sur l'origine des nains (Julien Delaite) 149.

LE JOUR DES ROIS (voir les tables). — VII. Chansons des « heyes » à Burnontige (Julien Tromme) 177.

## III.

## Varia.

Un musée de folklore (Aug. Gittée) 37.

Nécrologie. — Edmond Etienne 84. — Joseph Dejardin, 188. Вівлюскарнів. — Un vieux rite médical, par Henri Gaidoz, 13. —

Bibliographie. — Un vieux rite médical, par Henri Gaidoz, 13. — Les Noèls wallons, pot-pourri fantaisie par Jean Deffet, 35. — Folktales of Angola, by Chatelain, 35. — L'origine des Contes populaires, par Ch. Martens, 96. — Mostra ethnographica siciliana, da Giuseppe Pitrè, 38. — Etude sur la Sorcellerie par Raiponce, 57. — Légendes et Curiosités des Métiers, par Paul Sébillot, 82 et 191. — Louisiana Folktales by Alcée Fortier, 82. — Chansons populaires recueillies en Franche-Comté par Ch. Beauquier, 83. — Recueil de littérature du « Club Les Wallons », 83, voir 99. — Kils, Mills, Millers, Meal and Bread, by Walter Grégor (Paul Gérardy) 100. — Les danses anciennes au pays de Liége par Jean Deffet, 100. — L'Armanack des Qwate Mathy po 1896, par Jos. Vrindts et consorts, 191.

#### IV.

#### Dessins nouveaux.

De Aug. Donnay: Lettrine N, p. 43. Les marionnettes liégeoises, 117 et 120.

De J. HEYLEMANS: Fronton, 69; culs-de-lampe, 60 et 93, Cortège funèbre d'un enfant en Ardenne, 114.

De Ch. Watelet: Fronton et lettrine V, 60. Du journal le Petit Bleu: Château de Montaigle, 50.

#### 辛辛辛辛

#### Errata du tome III.

Page 27, ligne 14 en remontant, au lieu de mauvais, lisez bon numéro. — P. 30, l. 22 en descendant, au lieu dedans la fosse lisez près de. — P. 53, l. 7 eu remontant au lieu de interpositions, lisez interpolations. — P. 56, l. 4 en descendant, au lieu de valet de trèfle lisez de pique. — P. 57 dans la Bibliographie, ligne 7, au lieu de procession lisez possession. — P. 61, l. 7 en remontant, au lieu de peug' lisez peugn' (pomme). — P. 87, l. 14 en descendant, au lieu de sur lisez de; 7 lignes plus bas, au lieu de auriculaire, lisez annu'aire. — P. 147, sous le titre, au lieu de III, lisez IV.

